

Jean-Paul HOHMAN

L'ESPERE

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-2041-0

© Prénom Nom de l'auteur

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Chapitre premier

- Touche.

- Elle est froide!

- Gelée tu veux dire!... Ça prouve que c'est de la bonne!

La pierre est glaciale comme la main rêche du vieux Fernand qui jauge la qualité du roc d'une simple caresse. Une main qui connaît. Une main du métier qui mesure et qui taille des grandes parts de falaise à puissantes envolées de sa lourde masse de carrier. Une main qui débite les volumes un à un, coin après coin, fente après fente, d'énormes volumes de pierre calcaire plus grands qu'un homme.

En bas, au fond, tout au fond du grand trou blanc, planté au beau milieu des énormes blocs veinés, le torse luisant de sueur, les muscles des épaules et des bras qui roulent au rythme régulier de sa ripe qu'il passe longuement sur la pierre, Ange, le fils de Fernand, polit patiemment sa sculpture. Parfois, pour un trait qui lui semble trop fin ou une expression insuffisamment marquée du visage, il burine à nouveau. Et alors à nouveau, le bruit pointu du

burin qui sonnaille bondit gaiement d'une paroi vers l'autre avant d'élancer son écho vers le ciel comme une flèche jusqu'à ce que la grande voûte bleue des cieux, saturée par le puissant martèlement, se mette à résonner elle aussi des nouveaux traits de l'œuvre.

- Ange!... Ange!... Crie Fernand du sommet de la carrière, Ange!...

- Oui P'pa, qué tu veux?

- Monte, monsieur veut te voir.

- Pas tout de suite, il me faut finir le nez avant...

- Fatche de con!... Tu vas monter dis! Monsieur est un vieil ami à moi venu pour acheter.

- Mais P'pa!

- Je t'ai dit de monter!...

- Ca va!... Ca va!... J'arrive...

Le sentier d'accès est blanc, couvert de poussière, peint par la main des vents qui viennent ici enrouler leurs longs corps tortueux dans le profond abîme formé par les parois abruptes de la carrière. Ange qui remonte à pas

souples et vifs, marmonne son mécontentement avec des mots aigres qui sifflent entre ses dents.

Là-haut, essoufflé par le long chemin abrupt taillé dans le roc, sous un bocage accroché à flanc de montagne, qui joint le village à la carrière, ses grosses lunettes d'écaille ajustées sur le nez, Monsieur le comte André De SAULZE, engoncé dans son costume cintré, se tient assis sur une petite roche ronde située à l'ombre d'un chêne. Dégoulinant de sueur, il s'essuie le front à grandes torchées de mouchoir.

Il est venu là en raison des talents artistiques d'Ange, pour admirer son travail, et peut-être même lui commander un buste qui laissera, comme ses aïeux l'ont laissé avant lui, un témoignage de son passage au Château.

Avec Fernand ils se connaissent bien; enfants ils jouaient ensemble. A cette époque Auguste, le père de Fernand, était employé par Gilles De SAULZE , le père d'André, au poste de régisseur et demeurait avec toute sa famille dans la maison située au fond du parc, limitrophe du mur de clôture et des premières terres cultivables.

A quelques pas, à l'orée de la forêt qui délimite la carrière sur l'ensemble de son pourtour, vêtu d'une chemise à carreaux, d'un vieux pantalon de velours tire-bouchonné retenu par de courtes bretelles qui lui enserrent son exubérante bedaine ventripotente, Fernand attend impatiemment son fils à l'ombre des premiers arbres, debout sur un monticule glaiseux en aplomb du grand trou. Son regard est brillant de malice. Son front, les coins de ses yeux, et les commissures de ses fines lèvres sèches, sont marqués par de profondes rides. De sa bouche entrouverte giclent des reflets clinquants d'or. Ses grosses mains trapues égrènent nerveusement les perles noires d'un long chapelet d'où pend un petit crucifix d'argent.

- Allez petit, dépêche, bougonne-t-il dans sa moustache taillée à la gauloise, que le comte De SAULZE s'impatiente. Pour une fois qu'il y a des sous à se faire!... D'être beau c'est bien, mais faire des affaires c'est mieux. Ah! Les jeunes de maintenant!... Ce n'est pas le courage qui les étouffe!... De mon temps!...

Selon l'avis des habitants alentour, essentiellement celui de la plupart des femmes, Ange est un homme d'une

exceptionnelle beauté, que d'ailleurs son père lui envie. Ses yeux allongés en amande, son regard clair et bleu, illuminé par une grande qualité de profondeur et de calme, sa bouche bien dessinée ourlée de lèvres charnues, une physionomie placide, encadrée par de longs cheveux de jais, qui dégage une grande impression de paix, un visage ovalisé de peau fine et cuivrée, dégagent un charme tout oriental, issu des racines de sa défunte mère, qui sied à ravir à sa taille d'un mètre quatre-vingt-dix. Une beauté troublante qui a laissé en bouche, à chacune de ces femmes, un arrière-goût de regrets, dès qu'elles comprirent qu'il n'avait cure de leurs désirs. C'est alors que la rumeur en fit un homosexuel, ces dames regrettant la perte d'un aussi joli mâle. Alors qu'en fait, Ange n'est qu'un homme d'une timidité malade qui ne lui a jamais permis d'extérioriser le moindre sentiment amoureux. Et pourtant, il aime!...

Le ciel s'est éclairci.

Depuis un mois tout au plus, un vent nouveau venu du sud n'a cessé de souffler. Il a réchauffé ce bout de terre rocailleuse. Jour après jour, minute après minute, il a arrêté le froid, balayé l'hiver. Maintenant il pantèle et son haleine est tiède. Il ne varlope plus que de petits

nuages que la lumière semble dissoudre. De lourds rayons du soleil s'affalent sur la longue terre poussiéreuse du chemin, ils composent des teintes nouvelles, brassent les couleurs et foulent les parfums.

La forêt s'est déridée. Elle a jeté son masque de glace aux premiers clins d'œil du soleil d'avril. A main douce, elle a déployé des feutrines de verdure, qu'elle lisse maintenant comme un pelage. La terre s'est parée d'un manteau vert jusque dans ses replis les plus secrets où des poils d'herbes déroulent lentement de longs tapis bouclés.

Les tilleuls pourtant encore loin de leur floraison distillent déjà des sucres emmiellés, les puissants bras noueux de vieux chênes séculaires retiennent des feuillages en cascades d'où jaillissent de fraîches obscurités, la feuillaison des groupes d'oliviers bleuit les ombres que la moindre lumière démesure, de vieux châtaigniers en fleurs préparent déjà leurs lourds fardeaux de fruits, les effluves des subtils parfums qu'exhalent les acacias se diffusent lentement sous le couvert de la forêt, les jeunes pousses des yeuses s'élancent vigoureusement vers le ciel ...

Dans les champs proches des fleurs de toutes les couleurs et de toutes les tailles ondulent et murmurent sous le vent.

Le renouveau babille.

Le printemps est là.

- Alors!... Demande Ange en arrivant près de son père.

- Monsieur De SAULZE voudrait voir ton travail, répond Fernand à forte voix, puis se détournant pour parler discrètement à voix basse: le grand homme veut que tu lui sculpte son buste.

- Ah!... Le buste!...

- Chut!... Emmène le voir tes œuvres avant... Il a des sous, et comme ça te fait besoin!... J'ai pensé!...

- Bien pensé. Ange relève la tête, bonjour Monsieur le Comte, s'exclame-t-il en se précipitant main tendue vers Monsieur De SAULZE, mon père me dit que vous êtes venu pour voir?

- Oui jeune homme, un avis éclairé m'a affirmé que vous aviez un certain talent!

- C'est flatteur!... Puis-je savoir qui?

- Impossible.

- Impossible? Répète Ange interloqué.
- Je ne cite jamais mes sources.
- Dans ce cas! Reprend Ange dans un grand souffle, vous remercirez la personne pour moi.
- Je n'y manquerai pas.
- Pour voir, suivez-moi jusqu'à la maison.
- La maison! S'étonne Monsieur le comte en la cherchant du regard.
- Là, juste derrière vous, tout y est entreposé ou presque.

A dix pas, peut-être vingt, sous l'ancre forestière, masquée par un épais taillis buissonneux, sommeille une ancienne bergerie transformée par Ange en une petite demeure située juste sous les entrelacements engorgés d'ombre des grosses ramures serrées des pins, des chênes et d'un grand cèdre qui s'entremêlent à cet endroit.

- Je vous en prie, dit aimablement Ange qui tient la porte grande ouverte pour inviter Monsieur De SAULZE à entrer, tout est là, ajoute-t-il en désignant du doigt l'intérieur de sa demeure.

D'un coin à l'autre Monsieur De SAULZE fait le tour de la maison en conservant le plus grand mutisme. Il va de sculpture en sculpture, détaillant chacune d'entre-elles avec la plus grande attention, puis:

- Dieu! Que c'est beau! C'est vous?... Vraiment vous qui avez réalisé toutes ces œuvres? Toutes ces sculptures?

- Bien entendu!... Qui voulez-vous que ça soit d'autre? ... Vous êtes ici chez moi, dans ma maison. En plus des sculptures, j'ai remis la maison en état moi-même, fabriqué les meubles, repeint tous les murs, ici j'ai tout fait de mes mains, et seul.

- Merveilleux, s'exclame à nouveau Monsieur De SAULZE qui caresse avec amour la statue dénudée d'une nymphe au bain, les yeux écarquillés d'étonnement. Oh! Et ces peintures, là sur le mur du fond, c'est également vous?

- Egalelement.

- Jeune homme, vous avez du génie!...

- Merci du compliment.

- Ce n'est pas un compliment, c'est une constatation. Sachez, jeune homme, que je mets dès maintenant ma

notoriété au service de vos œuvres. Comme je possède une importante galerie d'art à Paris, rue du faubourg Saint Honoré, je vous invite à y exposer vos œuvres dans les délais les plus brefs. J'aimerais que votre travail soit rapidement reconnu par le monde de l'art, et je reste persuadé que ma renommée d'expert vous y aidera. Avez-vous déjà exposé?

- Jamais! Je n'ai pratiquement toujours vendu qu'à des relations, jamais à des inconnus et encore moins dans une galerie. Vous serez ma première galerie.

- Non, votre premier vrai client. Sculptez mon buste, votre prix sera le mien. Jeune homme, vous avez un tel sens du mouvement, des expressions... Vous avez du génie, Fernand, tu avais raison, ton fils a du génie...

- Tu vois quand je te le disais!

- Il est rare de rencontrer un tel talent, vraiment... Je suis en extase... Je ne regrette pas la suée que tu m'as fait prendre pour venir, pour une fois que tu ne me prends pas pour un couillon!

- Jamais je ne t'ai pris pour un couillon!

- Allez!... Allez!... A d'autres... Tu as la mémoire courte...

- Ou si peu!

- Je préfère que tu te taises. Prend exemple sur ton fils, regarde-le, le port altier, noble, l'air sérieux comme tout, ça c'est un homme, et qui plus est calme, pondéré.

- Que tentes-tu d'insinuer? Tu me cherches dis! Tu cherches l'affrontement? Té! Si je me retenais pas, crie soudainement Fernand le regard furieux, je laisserai libre cours à la colère qui me monte...

- Tu as raison, laisse-lui libre cours, ça soulagera ta conscience, laisse toi aller ... Laisse la te guider, fada.

- Que t'ais je fais pour que tu t'en prennes tant à moi?

- Il y a de cela pas plus de quinze jours, tu ne t'en souviens pas? Tu m'as encore escroqué un billet. Voyez-vous jeune homme, il ne vous l'a peut-être jamais dit, mais votre père et néanmoins mon vieil ami, me fait chanter. Un billet par-ci, un autre par-là... Il se sert de ma gentillesse, de ma bonté, des souvenirs qui nous unissent. Cinquante-cinq ans que cela dure... Et bien ça suffit. Et puis ce dernier billet de l'autre jour que tu m'as pleuré, que tu m'as menacé, que tu m'as arraché, et bien ce billet il m'est resté coincé là, dans la gorge, et il m'étouffe, et il me fallait te le cracher à la figure...

- Tu vas te taire, dis?

- Moi! Me taire! Oh! Bonne mère. Après toutes les misères que tu m'as fait supporter depuis notre enfance,